

J'ai la vive douleur d'apprendre, au moment même où le journal est mis en pages, le grand malheur qui vient de frapper l'école française. L'illustre auteur du *Roi d'Ys* a succombé, dans la soirée. J'étais son admirateur et son ami. On n'attend pas de moi, sous le coup d'une telle émotion, que j'étudie sa carrière. Tout ce que je puis faire, à cette heure, c'est rendre témoignage de sa vie simple et vaillante dont j'ai été le témoin, du courage avec lequel il avait tenu tête à de longues malchances, de la modestie qu'il avait gardée en son succès même. Un tel témoignage est l'hommage le meilleur. De sa haute maîtrise, de sa profonde originalité, ses œuvres sont les sûrs garants — et qui ne connaît aujourd'hui ses œuvres? La France perd en lui un de ses grands artistes. La musique est en deuil d'un de ses porte-drapeau.

Edouard Lalo était né à Lille en janvier 1830, d'une famille d'ancienne origine espagnole. Sa vocation dut se manifester de bonne heure, car, très jeune, il composa et joua du violon. De ses compositions de jeunesse, rien n'est resté. Jamais artiste ne fut plus sévère à soi-même et plus amoureux de perfection. Ce fut son bonheur que de rencontrer, dans sa ville natale, un musicien instruit et de tempérament rude, fort comme les vieux contrapontistes et s'enthousiasmant pour les derniers quatuors de Beethoven.

Lalo eut sur son talent, cette mâle empreinte. Mais le caractère de l'homme se forma du même coup que son talent. On lui doit ce haut éloge qu'en aucune traversée il ne se troubla jamais, qu'il ne fit jamais une concession au succès triviale, qu'il fut lui-même en toute circonstance et domina exemplairement sa destinée.

Il avait des longtemps conquis sa place parmi les maîtres et donne au concert des chefs-d'œuvre tels que son *Concerto en fa*, pour violon et orchestre, son étincelante *Symphonie espagnole* et sa *Rapsodie norvégienne*, lorsque le théâtre le tenta. Son opéra de *Tresque* taillit être couronné dans un concours et représenté au Théâtre-Lyrique. Hélas! l'espérance qu'il avait conçue s'évanouit. Il était écrit qu'Edouard Lalo n'arriverait que tardivement à se faire entendre du grand public, à forcer les portes de fer de la scène. Que dis-je? La fatalité voulait qu'il contractât à l'Opéra même la maladie qui l'a miné dix ans et qui, brutalement, dans un subit accès, nous l'enlève.

Je fais allusion à ce ballet de *Namouna*, si cruellement méconnu par le public en 1882, et qui n'en reste pas moins une partition exquise. On a souvent raconté l'histoire de cette œuvre. Le choix du scénario avait, d'abord, grandement tourmenté Vaucorbeil qui, ne pouvant se décider à s'en rapporter au musicien, finit par lui imposer un bien médiocre livret. Lalo disait plus tard de sa condescendance :

« J'ai fait tout ce que désirait Vaucorbeil — hormis de mauvaise musique. J'aurais mieux fait, certainement, de me retirer sous ma tente; mais que voulez-vous? La scène s'ouvrait à moi. Pouvais-je résister à la tentation? J'ai été faible, je l'avoue, en ne résistant pas davantage. Il me semblait que l'œuvre du musicien sauverait tout. Que ceux qui sont sans illusion me jettent la pierre! »

Mais, justement, pour écrire sa musique, il était pris de court. Lui, si soigneux! si curieux des rythmes et des sonorités pittoresques! Sept ou huit mois durant, la frénésie du travail le possédait sans relâche. Quatorze heures par jour il s'acharnait. Sa santé fut sérieusement atteinte de tels excès, sans qu'il daignât seulement y prendre garde.

Il était merveilleusement en verve. Le poème prenait forme et figure sous ses mélodies et ses symphonies. Tout l'enchantait. Au dernier jour, la congestion cérébrale s'abattit sur lui comme il achevait son finale. Fort heureusement, son tempérament robuste eut raison du mal. Mais hélas! depuis ce temps, il ne fut plus le même. L'épée de Damoclès était sur son front.

Pourtant, l'heure sonna où les acclamations retentirent en son honneur sans réserve, dans un éclat de vraie gloire. Le *Roi d'Ys*, partition longuement caressée, chef-d'œuvre de rare énergie et de poésie pénétrante, affirma définitivement sa maîtrise devant la foule. Comme il fut simple dans le triomphe! Comme il accueillit sans griserie les démonstrations ardentes qui lui venaient de toute part.

Il avait en tête une *Symphonie*, un *Concerto*, d'autres œuvres encore, dont les concerts du cirque d'été et du Châtelet s'emparèrent. Décidément, on l'admirait, — et l'on ne pensait qu'à produire selon sa conscience. Un drame lyrique nouveau était sur sa table, qu'il laisse, hélas! inachevé. Aucune existence n'aura été plus noblement, plus purement consacrée à l'art.

Pauvre Lalo! Je crois le voir auprès de moi, tandis que je jette sur le papier ces tristes lignes. C'était un homme de taille moyenne, la physionomie douce, le front découvert, la barbe et les cheveux blancs, les yeux profonds. Le cigare aux lèvres, il expliquait, comme rythmiquement, ses rêves, ses idées. Tout l'intéressait, la littérature, la peinture, la sculpture.

On le rencontrait aux concerts de musique de chambre et aux expositions. Les tentatives des jeunes l'attiraient entre toutes. Point de joie qui lui fut plus douce que l'ayement d'un jeune homme aux vues droites, à l'esprit haut.

Heureux dans sa famille, entouré de fidèles amitiés, les anciennes amertumes avaient glissé sur lui. Un jour prochain lui réservait, sans doute, la revanche de sa *Namouna*, qui lui tenait si vivement au cœur et que nous considérons, avec les musiciens, comme une œuvre capitale.

Et puis, son drame nouveau, sa *Jacqueline*, se terminerait. Ses derniers jours seraient pleins de sourires. Et voilà que la mort a éteint ce clair flambeau, anéanti

ses belles espérances. Et il n'y a plus que larmes brûlantes la où rayonnait la joie.

FOURCAUD

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Elections sénatoriales dans l'Orne, la Seine-Inférieure et la Côte-d'Or.

Distribution de récompenses de la Société contre l'abus du tabac.

Séance annuelle de l'hôpital franco-néerlandais au Grand-Hôtel.

Assemblée générale de l'Association tonkinoise.

Courses à Longchamps.

A l'hôtel Continental, bal de la chambre syndicale de l'horlogerie.

LA POLITIQUE

Incontestablement, le premier mouvement du bourgeois, en apprenant la rafle d'avant-hier, a été la satisfaction.

Cette satisfaction durera-t-elle? C'est une autre affaire. Elle fera très vraisemblablement place à une forte déception si, après le 1^{er} mai, on lui relâche dans les jambes tout ce personnel exaspéré précédemment par son arrestation.

Pourtant, dès à présent, une réflexion s'impose. On a arrêté les anarchistes, c'est très bien. Mais on a agi avec eux comme avec les pornographes.

Depuis des années, on laisse des pornographes exercer leur petit métier sans rien leur dire. Puis, un beau jour, on les a poursuivis. Ils ont eu, par conséquent, le droit de rapprocher les rigueurs dont ils souffraient des tolérances dont ils jouissaient, et de conclure qu'ils étaient victimes non du droit, mais de la fantaisie.

Les anarchistes ont le droit de tenir le même raisonnement. Depuis des années, ils exposent leurs doctrines et répandent leurs excitations criminelles. Personne ne leur dit rien. Le gouvernement ferme les yeux sur leurs démarches et les oreilles sur leurs discours.

Puis, un beau jour, on les coffre, et ceux qui sont coffrés, n'ayant rien fait de plus que ce qu'ils faisaient depuis des années, ont le droit de crier à l'arbitraire.

Il faut donc qu'il y ait, nous ne dirons pas une loi, car des lois existent, mais une règle.

Et cette règle consiste, pour le gouvernement, à appliquer la loi de la même manière et dans toutes les circonstances.

Alors on sera prévenu. On saura à quoi on s'expose.

Le sort des criminels et des délinquants dépendra de leurs crimes ou de leurs délits, comme cela devrait toujours arriver, et non de circonstances parlementaires ou extérieures, comme cela arrive en ce moment.

La rigueur continue inspire le respect parce qu'elle prouve la force.

La rigueur intermittente engendre à la fois la haine et le mépris, parce qu'elle est le symptôme de la faiblesse. — J. C.

ÉCHOS DE PARIS

Nous apprenons avec plaisir que Mme la baronne de Mohrenheim est entrée en convalescence. Néanmoins, pour se conformer aux ordres de son médecin, l'ambassadrice de Russie n'a pas encore quitté ses appartements.

Arrivées et départs.

La jeune duchesse de Manchester, née Uznaga, arrivée hier à Paris, est descendue chez son amie la baronne de Hirsch.

Sont arrivés également :

M. et Mme Chamberlain, descendus à l'hôtel des Deux-Mondes; sir John Pender et M. Arnold Morley, *whip* du parti libéral.

La princesse de Hatzfeldt-Wildenbourg née comtesse Dietrichstein, tante de la comtesse Hoyos, quittera Paris demain pour se rendre à Vienne.

Le mariage de Mlle d'Haussonville avec M. le comte Le Marois-cléra célébré le 5 mai prochain, à Sainte-Clotilde.

Témoins de la fiancée : S. A. R. Mgr le duc de Chartres et le marquis d'Harcourt.

Témoins du fiancé : le duc de Broglie et le marquis d'Estournel.

Il n'y aura pas de soirée de contrat. Une réception des plus intimes — presque de famille — aura lieu deux ou trois jours avant la célébration du mariage.

Feuillets détachés d'album :

Dans un cœur qui aime vraiment, ou la jalousie tue l'amour, ou bien l'amour tue la jalousie. C'est le contraire dans la passion.

Paul Bourget.

La femme est une fleur qui ne donne jamais son parfum qu'à l'ombre.

LAMENNAIS.

Peu de gens ont assez de fonds pour souffrir la vérité et pour la dire.

VAUVENARGUES.

L'abeille et la guêpe sucent les mêmes fleurs; mais toutes deux ne savent pas y trouver le même miel.

JOUBERT.

C'est une couronne de dignité que la vieillesse qui se trouvera dans les voies de la justice.

CONFUCIUS.

L'Académie des beaux-arts a tenu hier sa séance habituelle. Au cours de cette séance, le secrétaire perpétuel a donné lecture d'une lettre par laquelle M. Guillaume, directeur de l'Académie de France à Rome, annonce à ses collègues qu'un des architectes pensionnaires de la villa Médicis, M. Ghédanne, le même qui a reproduit, l'an dernier, en de si beaux dessins les peintures de la maison romaine trouvée naguère près de la Fornesine, vient de commencer des études sur le mode de construction de la voûte du Panthéon de Rome, qui promettent et donnent déjà des résultats inattendus. Tout un système d'arcs fondamentaux, à la naissance de la voûte, paraît n'avoir pas encore été connu.

Les piedroits de ces arcs correspondent à des colonnes dont on a dit qu'elles étaient une lâcheuse décoration, parasite. De plus, dans ces arcs, qui sont l'œuvre vive, se retrouvent des briques avec marques inscrites qui sont de l'époque d'Adrien.